

La folie Coupry par Pierre-Robert Leclercq

Une chanson de geste à la mesure de notre temps dans une Camargue qui résume la planète

Voici dix ans, un romancier difficile à étiqueter nous invitait à parcourir le delta du Rhône. Le moins que l'on puisse dire est qu'il nous dépaysait et nous déroutait. La boussole de Coupry n'indiquait pas une de ces directions qui offre au voyageur-lecteur une promenade sans surprise. Le pilote retors ne s'en cachait pas. Dès le départ, il annonçait que *la Terre ne tourne pas autour du soleil* (Gallimard, 1980). Puis il nous proposa de partager *la Vie ordinaire des anges* (Laffont, 1983), d'écouter *le Rire du pharaon* (Laffont, 1984), d'assister à *la Récréation du monde* (Laffont, 1985). Ce n'était pas vraiment obscur, mais plus translucide que transparent. On pouvait se demander si, emporté par le maëlstrom de la création, Coupry dominait l'entreprise.

Son étonnant David Bloom, inventeur des souterrains qui abolissent le temps en le créant (dans cette œuvre, les évidences naissent des paradoxes comme « *la vérité de l'accumulation des mensonges* »), fondateur posthume d'une religion promise à donner son quitus à la prophétie de Malraux sur la spiritualité indispensable au vingt et unième siècle, ne donnait pas toute sa lumière à l'histoire dont il est le centre humain, comme la Camargue en est le centre géo-politico-philosopho-religieux.

Devant cette épopée, cette saga familiale, cette fresque dont chaque fragment ne livre que lentement son dessin, nous serions sans doute restés insatisfaits sans Sarah Starova, historienne exégète des Évangiles, que toutes les religions intéressent. En 1998, de William Bloom, le cousin de David, elle reçut les carnets de Coupry. En 2000, elle publia l'ouvrage qui vient de paraître. Une somme marquant d'un sceau nouveau l'art et la technique romanesques. Et tout est éclairci de ce qu'on peut appeler la folie Coupry.

La boussole indiquait la bonne route. Les chemins de traverse n'égarèrent qu'en apparence. Ils sont autant d'itinéraires vers des aires où, minutieusement, se développent les éléments de l'immense parabole qui, considérant l'ampleur de l'œuvre, aurait pu n'être qu'un bric-à-brac littéraire. Mais si Starova se nourrit de toutes les sources qui lui sont données, comme Coupry fait feu de tous les bois offerts à l'écrivain (multiformes et multitudes de thèmes), c'est que nous sommes à la fois dans l'utopie intemporelle la plus débridée et dans la réalité la plus rigoureuse, l'une et l'autre ne négligeant rien de ce qui fait la vie des corps et l'aspiration des hommes.

Le premier Coupry (l'auteur des romans) et le second (le personnage dont Starova éclaire l'aventure afin de lui offrir une mort de toréador lumineux dans une corrida éblouissante) s'allient pour une chanson de geste à la mesure de notre temps. Sont là nos fascinations, nos peurs, nos mythes, nos espoirs, nos quêtes où idéologies et religions se heurtent ou s'agglutinent. Starova aidant Coupry qui l'aide, élargit notre champ de vision. Leur Camargue résume la planète. Et nous ne sommes plus déroutés. Les événements que connut, au cours de ces cinquante dernières années, le romanesque delta du Rhône ne sont pas plus étranges ou irréels que ceux que nous avons vus, vécus ou lus dans nos journaux.

Au-delà des normes habituelles du genre, voici une aventure où l'on n'entre pas facilement pour s'y installer confortablement. Si le roman séduit, l'auteur n'est pas un séducteur. Son talent ne se donne pas, il se découvre par une lecture qui se doit d'être aussi précise que l'écriture et la pensée. Récompense et admiration sont au bout. Nous le serine-t-on assez que le roman et le livre lui-même sont voués à la mort ! Aussi longtemps que s'écriront et

s'éditeront de telles œuvres, non seulement ils vivront, mais l'on verra qu'ils sont irremplaçables.

Le Monde, 23 novembre 1991.

**

Coupry : la création d'un monde par Pierre Maury

François Coupry se transporte en l'an 2000 pour boucler un étonnant cycle romanesque. Le delta du Rhône entre cauchemar et utopie.

Il est des pierres de voûte plus lourdes que d'autres, mais le plaisir que l'on éprouve à terminer un édifice est toujours aussi vif. C'est celui que connaît François Coupry devant *L'énorme tragédie du rêve*, un roman dont l'épaisseur est digne de son titre. Avec ce livre, François Coupry met fin à un cycle romanesque inauguré il y a onze ans avec *La terre ne tourne pas autour du soleil* et poursuivi dans *la Vie ordinaire des anges*, *Le Rire du pharaon*, *la Récréation du monde* et *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom*. Voilà donc une œuvre de longue haleine, dont les lecteurs eux-mêmes n'ont pu mesurer l'importance au fil des parutions, parce que l'auteur a mis un certain temps avant de comprendre ce qu'il était occupé à réaliser.

« C'est à partir du *Rire du pharaon*, explique François Coupry, que j'ai vu qu'un système pouvait s'organiser. Mais il n'est visible qu'ici. » La partir la plus visible de ce système est constituée par les personnages qui viennent de romans antérieurs. Un arbre généalogique de la famille Bloom met d'ailleurs un peu d'ordre dans des épisodes qui nous sont tombés dessus en ordre dispersé, pour finalement s'organiser dans un ouvrage écrit... de 1998 à 2000 par Sarah Starova : *L'Énorme tragédie du rêve* ! Là, les choses se compliquent et il va falloir s'accrocher pour suivre la brève description de mécanismes romanesques dont l'installation a nécessité plus d'une décennie et le dernier épisode, près de six cents pages bien serrées.

Sarah Starova, historienne, née à Moscou en 1962 d'une mère d'origine française persuadée d'être née dans le delta du Rhône, fait le point sur les événements tragiques qui ont agité cette région de 1969 à 1990, et dont David Bloom fut l'un des principaux acteurs. Ce David Bloom est à ce point important que son souvenir donne naissance, à l'aube du XXI^e siècle, à une nouvelle religion apparemment promise à un brillant avenir. Pour rendre compte aussi précisément que possible de la réalité de cette époque troublée, Sarah Starova, a, bien sûr, lu toute la littérature plus ou moins crédible qui a été écrite sur le sujet depuis la fin de l'histoire – en fin de volume, une précieuse bibliographie nous permettra, à nous aussi, de prolonger notre étude dans des ouvrages publiés en 1994 ou 1997 – mai surtout, elle a longuement interrogé William Bloom, cousin de David, et consulté le journal de... François Coupry, lui aussi un des personnages de cette histoire.

Quelques éclaircissements sont bien nécessaires, et auprès de qui les exiger, sinon François Coupry lui-même ? Le vrai bien sûr – mais lequel est le plus vrai des deux, celui qui signe quand ce livre ou le personnage ? « Je parle de moi à la troisième personne, et vu par quelqu'un d'autre. Je me suis donc décortiqué davantage que si je l'avais fait à la première personne, sans les excuses qu'on se donne à soi-même, raconte l'auteur. J'ai analysé des choses que je n'aime pas : être toujours en retrait, s'enfermer dans des complications, n'oser jamais trancher, temporiser toujours... Et j'ai envie de penser aujourd'hui que j'ai évolué, que je ne suis pas tout à fait ce personnage timide qui n'arrive jamais à aller jusqu'au bout de ses actes. »

Coupry ne s'est donc pas fait de cadeaux, sauf à la fin du roman, en s'offrant une mort somptueuse, et aussi en faisant écrire sur lui une certaine Paradis (mais c'est inconscient, dit-

il). Il n'a pas fait non plus de cadeaux à celles et à ceux qui ont à parler de son roman, car il y a mis tant de choses, il l'a nourri de tant de faits, il en a à ce point biaisé l'interprétation en le construisant comme une superbe machinerie qu'on l'observe, même après une lecture attentive, comme une espèce de créature monstrueuse et fascinante, mais dont on ignore sur quel fil il faut tirer pour que vienne toute la pelote. Cette pelote est trop inextricable, et d'ailleurs, pourrait-on dire pour se consoler, il faudra vivre au siècle prochain pour la dénouer. « Si l'on écrit, dit Coupry (celui de chair et d'os, pas le personnage), c'est pour que les choses durent. C'est peut-être très prétentieux, très ambitieux, mais qu'importe ! Je m'aperçois que beaucoup d'écrivains veulent coller complètement à leur époque, au lectorat de leur époque, et cela ne me paraît pas être l'essence de la littérature, si je peux employer ce mot un peu passe partout. Quitte à s'user à faire des livres, parce c'est quand même quelque chose d'usant, je crois qu'il faut vouloir faire une œuvre. Je crois beaucoup à la notion d'œuvre. Il ne faut pas faire un livre mais un ensemble de livres qui tiennent, qui disent quelque chose. » Et ce que dit *L'Énorme tragédie du rêve* en rassemblant des éléments venus de cinq autres romans, c'est qu'un univers peut se bâtir sur la fiction et se révéler plus vrai que nature, voire même donner naissance à du réel comme c'est le cas ici – mais on ne sait plus ce qui est fiction ou réalité, avec un auteur qui est aussi personnage, avec un livre écrit dans près de dix ans, avec des enfants imaginés et incarnés, avec une Sarah Starova qui dit : « Je déteste les romans », et un David Bloom qui professe : « C'est en allant jusqu'au bout des mensonges que se dévoile le vrai. »

Toutes ces histoires qui se recourent dans le delta du Rhône, tous ces mondes qui s'inventent là et s'organisent avec des ouvertures surprenantes vers le passé, grâce aux souterrains de l'histoire dans lesquels étaient déjà tombés trois enfants Bloom (*Le Rire du Pharaon*), tout cela n'a peut-être été installé que pour poser la grande question des rapports entre la fiction et le réel.

« C'est à la base du livre : comment un créateur de fictions – mais tout le monde est un créateur de fictions au jour le jour – se met à ordonner le réel. Ce qui différencie l'être humain de l'animal, c'est la possibilité de se projeter, donc de projeter des histoires et d'être, dans une certaine mesure, plus crédible quand il invente que quand il regarde simplement. De là sont venues la notion du temps, la notion d'espace et aussi ce qui colle à l'humanité : chercher toujours un sens. »

Le sens est aussi celui d'un roman qui, par-delà toutes ces questions – faut-il le dire, jamais posées de manière théoriques mais imbriquées dans le récit lui-même –, nous emporte dans une grande aventure où ce que certains thèmes peuvent avoir d'un peu intellectuel s'efface derrière une accélération d'événements, pour finir en morceau de bravoure comme un hommage à toutes les formes de résistance.

Le monde du delta du Rhône tel que David Bloom et François Coupry (le personnage) l'ont connu se situe quelque part entre utopie et cauchemar. Mais une chose est certaine : les lecteurs qui l'auront visité ne l'oublieront pas de sitôt, ce qui laisse le temps à François Coupry (le romancier) d'envisager, avec ses six romans, la concrétisation d'un autre projet : les republier ensemble, en un ou deux volumes, en leur donnant un ordre définitif et en les attribuant à leurs différents auteurs supposés. La signature de Coupry n'apparaît plus que deux fois, et les autres seraient signés Frédéric de Serbelloni, David Bloom et Sarah Starova... Pour un écrivain ambitieux, François Coupry est bien modeste de faire ainsi passer ses personnages avant lui. Il serait bon que les lecteurs fassent fête à son nouveau livre, histoire de lui faire savoir quelle est sa juste valeur.

Le Magazine littéraire, septembre 1991.

Coupry : une épopée délirante par Éric Deschodt

Selon la formule consacrée, l'énorme ouvrage de Coupry, achèvement d'une trilogie dont le delta du Rhône – la Camargue – est le principal personnage, défie le résumé. Moderne utopie de fraternité innocente et d'ébats confiants de toutes sortes, intellectuels, charnels, métaphysiques... entre pacifiques de toutes obédiences (« *Bienheureux les pacifiques...* »), la communauté imaginée par Coupry entre Arles et Les Saintes-Maries-de-la-Mer, a dû céder aux assauts de la bêtise et du matérialisme.

Assiégé, le village dont Van Gogh a immortalisé les barques, n'a pu tenir. Les justes sont dispersés et François Coupry, qui tient l'un des premiers rôles de son œuvre, devenu torero se fait percer le cou. Mais le désastre n'est qu'apparent.

Il ne faut pas chercher de logique dans cette épopée, mais du délire. On l'y trouvera sans peine, il est souvent superbe. Les amateurs de « décollage » seront comblés et ceux qui ne savent pas rêver l'apprendront peut-être dans ce livre.

Le Figaro magazine, 5 octobre 1991.

**

À la recherche de l'utopie perdue par Jérôme Leroy

« L'Énorme tragédie du rêve » de François Coupry, est bien révélatrice de l'air du temps quand elle nous apprend, qu'en fait, l'utopie a déjà eu lieu, mais que nous n'en n'avons rien su. Partant de l'hypothèse que les irréductibles de Mai 68, refusant la mort des illusions, ont décidé de s'installer dans le delta du Rhône entre Arles et Saintes-Maries-de-la-Mer, Coupry décrit un monde parallèle où, pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'en 1990, une poussière de petites communautés ont tenté l'impossible : vivre dans la stricte observance des idéologies auxquelles elles ont cru. Choisisant en toute simplicité un héros qui porte son nom, Coupry décrit admirablement les villages écologistes, les communes populaires maoïstes, les hordes de primitifs qui trouvent le bonheur dans un retour pur et simple à l'animalité, ou encore ces jeunes gens qui s'adonnent au plaisir de l'héliotropisme, de la danse et de l'amour dans un présent perpétuel. On peut même trouver, à l'occasion, une prison où l'incarcération est volontaire et une île où des yuppies férus d'informatique fabriquent et inondent le marché de toutes les contrefaçons imaginables. En fait, le monde du Delta est une utopie plurielle où toutes les tendances, pulsions et désirs de l'humanité sont poussés à l'extrême et se juxtaposent sans jamais s'opposer. Sur cet univers, règne le mystérieux David Bloom, héros d'un précédent livre de Coupry, dont on ne sait si les manipulations temporelles relèvent de la poésie pure ou du projet politique génial. Tout s'achèvera par un carnage, bien sûr, relaté dans un final superbe, aux résonances bibliques. Réussite totale, « L'Énorme tragédie du rêve » est un livre fondateur, la genèse lyrique de toutes nos espérances déçues et de celles qui sont encore à venir.

Le Quotidien, 18 septembre 1991.

Le roi David par Françoise Ducout

Héros des cinq précédents romans de François Coupry, David Bloom revient aujourd'hui, grâce à Sarah Starova, historienne russe, persuadée qu'elle est née, non pas à Moscou, mais dans le delta du Rhône où tant d'événements tragiques se sont déroulés, dont le mythique David Bloom fut le protagoniste. Au début du XXI^e siècle, David Bloom inspire une nouvelle génération. Sarah Starova décide, elle, de retrouver ce personnage à la fois ambigu et fascinant, de reprendre le chemin des souterrains dans lesquels les enfants Bloom s'étaient égarés, jadis, épisode marquant du « Rire du pharaon », l'un des romans de François Coupry consacré au cycle Bloom. François Coupry qui devient l'un des témoins essentiels de la trajectoire de David Bloom et s'offre le luxe de composer sa mort. Difficile de résumer « L'Énorme tragédie du rêve », cet immense projet de reconstruction du monde, du futur, de la création romanesque. Les indices bibliographiques, l'arbre généalogique des Bloom ne sont que les éléments réalistes d'une extraordinaire promenade dans l'imaginaire, la réalisation d'un projet complètement fou que François Coupry achève avec superbe. David Bloom n'est pas mort. Il vit toujours !

ELLE, novembre 1991.

Apogée de la vraie vie par Valérie Marchand

Cette fois, ça y est. François Coupry a décidé de mettre un point final à son entreprise romanesque commencée avec *La Vie ordinaire des anges*, *La Récréation du monde*, *David Bloom dans le rôle de David Bloom*, et qui se termine, du moins provisoirement, par son *Énorme tragédie du rêve*. Mieux vaut le savoir, tout de suite : Coupry a visé au lus haut. C'est à Ezra Pound qu'il emprunte son titre. Et c'est toujours à l'auteur des *Cantos* qu'on doit se référer pour qui veut se saisir, sans être pris par le vertige, de cet immense tourbillon. Comme dans les *Cantos*, le schéma est avant tout visuel. Tout se déroule selon un déploiement d'images, de sons et de couleurs que l'auteur collectionne et reproduit, en habile faussaire, puis transforme un peu à la manière des compressions de César. Coupry, l'enfant terrible, mêle le vrai au faux, jongle avec des matériaux hétéroclites – coupures de presse, fragments d'histoires vécues ou inventées – qu'il capture au fil de l'intrigue. D'utopies en mensonges, de métamorphoses en métaphores, l'écriture devient une sorte de fête, de feu d'artifice permanent auquel l'auteur nous convie.

Ici ou là, les idéologies s'écroulent comme des châteaux de cartes, car tout relève de l'illusion et du bal masqué. C'est du moins l'avis de Coupry qui plante son décor dans le delta du Rhône, entre Arles et les Saintes-Maries-de-la-Mer, dans un royaume inventé de toutes pièces, en marge du réel qu'il met en parallèle.

Le delta est en fait la cité idéale dirigée par un certain David Bloom, personnage déjà connu par le lecteur des précédents romans. Ainsi l'auteur met-il en scène l'histoire comme la mémoire des hommes qu'il modifie sans cesse par de nouveaux idéaux qui se détruisent aussitôt. Parfois les rêves s'inspirent de la vie. Les êtres se dédoublent et s'expriment avec la distance des songes.

Étrange monde, en effet, que celui de Coupry où des entités sortent des pages d'un livre pour hanter les rivages du delta. Quels sont les pouvoirs du manuscrit de Serbelloni ? Où s'arrête et

où commence la fiction ? L'imaginaire rejoindrait-il la réalité ? C'est à se demander si l'auteur ne serait pas son propre lecteur ? Ne serait-il pas engendré par son seul discours ? Qu'il soit devant ou derrière la caméra, Coupry n'hésite pas à franchir le pas en traversant, comme Woody Allen dans *La Rose pourpre du Caire*, la pellicule de l'écran. Si, comme le dit Kundéra, le romancier est un explorateur de l'existence, Coupry, lui, nous a, bel et bien, pris à son piège, en ramenant dans ses filets le nécessaire et l'accidentel, la genèse du récit comme l'apogée de la vraie vie.

La Croix, 28 octobre 1991.

Le doux maboulisme de François Coupry par Patrice Delbourg

Incongru mais irréfutable, François Coupry continue de planter des banderilles euphorisantes dans le flanc de ses contemporains, tel un torero facétieux planqué derrière sa muleta. Quel vieux chinois atrabilaire avait-il dégoisé, juste avant le champignon atomique, que « *le moi était haïssable* » ? L'auteur (à moins que ce ne soit David Bloom) en fait ses choux gras. Il se met en scène dans le récit d'une certaine Sarah Starova narrant la pathétique aventure d'une utopie, celle d'une nation sans État, sur le delta du Rhône, à la fin du millénaire, en marge des compétitions économiques et politiques. Les joyeusetés ludiques de ce Pierrot lunaire, expert en fricassées de l'imaginaire, font florès sur trois volets bien distincts : contes, cycles romanesques, essais. Ainsi *la Vie ordinaire des anges*, *Ventre bleu* ou *Éloge du gros dans un monde sans consistance*. Avec un titre désarmant, *l'Énorme tragédie du rêve*, notre cartésianisme rassis en prend un vieux coup sur la coloquinte. Le dessein général de ce conte philosophique échappe à tout effort d'élucidation dans un diabolique jeu de miroirs. Avec ses naïvetés décapantes, ce Fregoli de la plume ne se fait pas de cadeaux, il se gratte jusqu'à l'os, s'immole à chaque page en repréailles démesurées, avant de s'offrir une fin somptueuse dans l'arène d'un univers inondé de soleil. En une hénaurme parlerie bouffonne, les mots prennent des aises printanières, l'épique le dispute à l'héroïque dans ce grimoire cosmique qui alterne des lenteurs de marche funèbre et des vertiges de scenic railway. Sans confort, sans boussole, on savoure à la régalaie l'ivresse d'une écriture en toute liberté.

L'Événement du jeudi, 26 décembre 1991.

Une singulière entreprise par Jacques Bens

François Coupry s'est lancé, voici quelques années, dans une singulière entreprise : composer une fresque romanesque qui réunirait à la fois la saga d'une grande famille provençale, une utopie communautaire, un roman de fiction scientifique et une vision cosmique du monde.

Ce n'est pas rien, mais ce n'est pas tout : chacun des volumes aurait sa propre économie (d'époque, de propos, de style, son narrateur aussi) et l'auteur ne les écrivait pas dans l'ordre

chronologique, mais selon un plan minutieusement établi ou au gré de son inspiration, je ne sais pas.

Le résultat, c'est une sorte de puzzle, dont chaque élément peut être lu tout seul, mais dont le dessein général, bien qu'il apparaisse peu à peu, ne sera évident que le jour où, avec le dernier roman publié, la dernière pièce sera posée.

Ainsi, cette œuvre entraîne, sinon une double lecture, du moins un double examen. On ne peut s'empêcher, en suivant les péripéties de chaque volume, de les comparer à celles que l'on connaît déjà, ce qui est assez facile, mais aussi de deviner ce qu'on lira plus tard.

Alors, que se passe-t-il dans celui-ci ? Eh bien, certains événements se dévoilent, d'autres s'obscurcissent, suivant une technique finalement assez sournoise.

En effet, l'auteur supposé de *L'Énorme tragédie du rêve* est une historienne, Sarah Starova, qui le rédige de 1998 à 2000. Elle raconte la prodigieuse et pathétique aventure d'une utopie, d'une communauté idéale, installée dans la delta du Rhône en 1969, détruite en 1990 et occultée depuis lors : complètement effacée de l'histoire du monde par ses trop puissants ennemis.

Pour composer son ouvrage, Sarah Starova dispose de plusieurs sources : deux romans de François Coupry, (réellement) publiés en 1984 et 1985, les « carnets inédits » du même, un troisième roman, autobiographique celui-là, de David Bloom, fondateur et prophète de la communauté, ainsi que le témoignage de William Bloom, cousin du précédent, émigré en Australie. L'historienne utilise également d'autres documents : une importante bibliographie termine d'ailleurs son étude.

Ce qui est évidemment fascinant, dans *L'Énorme tragédie du rêve*, c'est ce permanent jeu de miroirs auquel on est convié : pas moyen de croire vraiment ce que le multiple auteur nous raconte, pas moyen de ne pas le croire non plus. Le lecteur, emporté par une diabolique succession d'événements considérables, assiste stupéfait à la naissance d'un mythe et comprend du même coup comment les mythes peuvent naître.

Ici, outre tout ce qui touche à la communauté camarguaise, il a le choix : la façon désinvolte et tragique (ce n'est pas contradictoire) dont certains personnages se déplacent dans le temps, lui permet par exemple d'être le témoin de la création du monothéisme par Akhenaton, puis de l'incarnation de la Vierge Marie quatorze siècles plus tard.

François Coupry est un conteur épique. Dans le monde qu'il nous présente, le merveilleux côtoie le réel de plain-pied, l'aborde sans transition et force les personnages à vivre leurs aventures sur le mode héroïque. On aimerait que des pages entières de cette immense chanson de geste soient mises en vers et déclamées, à la veillée au coin des rues.

Je n'en donnerai qu'un exemple : celui du superbe combat de François Coupry lui-même contre le taureau Impulsivo, et qui ne se termine pas trop bien pour le torero amateur. Même si l'on ne sent pas le moins du monde aficionado (ce qui est mon cas), on y admirera tout ce que l'on apprécie dans les récits antiques : le goût de la démesure, la provocation inutile et les arrière-plans symboliques.

On sort un peu étourdi de cette prodigieuse aventure. On se prend à douter de la réalité du monde qui nous entoure, et dont l'héroïsme n'est pas la principale vertu. Les romans de François Coupry nous encouragent à la regarder de travers. On n'a pas fini de lui en savoir gré.

La Quinzaine littéraire, 1^{er} novembre 1991.

Le monde selon Coupry par Maxime Romain

En publiant l'Énorme tragédie du rêve, un roman de près de 600 pages, François Coupry nous offre un livre opéra où l'utopie sert de toile de fond à la plus imprévisible des aventures

À la fin du 20^e siècle, dans le delta Rhône, une nation sans état, sans armée, et sans gouvernement, tenta de fonder la religion du troisième millénaire. Une utopie naquit du rejet des apparences trompeuses et de la faillite des espérances sociales, déçues. « *Il était une fois la réalité* », précise en ouverture Mme Sarah Starova, professeur d'histoire des religions, en commençant le récit de cette étrange expérience politique. Celle qui fut chargée de dire le vrai, de témoigner de l'immense espoir né dans le Delta, mène une enquête tout aussi historique qu'amoureuse. Avec patience, elle tentera de démêler le vrai du faux et mettra en scène les différents personnages de ce rêve halluciné.

David Bloom, Anne la fille adoptive de Jean Capdenac et Marguerite Seignos, William, Selda, John-John et les mystérieux Je, Toi et Nabucco. Sans oublier un certain François Coupry, agent des services secrets et véritable plaque tournante de l'intrigue. Les récits s'entrecroisent, se rejoignent, chacun prenant la parole, chacun attirant le regard d'autrui, par l'usage d'artifices sincères ou mensongers. Si l'historienne nous informa, le romancier suggère les êtres, et nous perd à l'envi dans un dédale de fausses pistes. François Coupry à la fois l'auteur et le personnage principal de ce livre univers, en tordant toute logique linéaire, ose prendre tous les risques. Il n'hésite pas à citer ses anciens romans, vivants témoignages de ce que fut sa vie et organise la mise en scène de sa propre mort.

L'Énorme tragédie du rêve est ponctuée de réflexions philosophiques relevées dans des ouvrages parus de 1993 à 1998 ! dont Coupry invente jusqu'à l'existence même de leurs auteurs.

On sent derrière cette entreprise une jubilation d'écrivain poussée à son paroxysme. Joie, bonheur, souffrance, dérision, imagination ponctuent les chapitres de ce roman, foisonnant et baroque. Un créateur doit un jour ou l'autre « devenir fou », pour imposer la magie de son univers. François Coupry fait partie de ceux-là ! Il mêle ses fantasmes et ses passions (la peinture, la tauromachie) à une volonté délibérée de décrire, définir, approcher, comprendre la substance vivante, qui se loge, universelle, dans chaque cœur humain. Pour mieux raconter la peur mais aussi l'amour et au-delà de l'appartenance à une fraternité commune. François Coupry, doué d'une plume généreuse, n'évite pas quelques longueurs, bien acceptables au regard de l'énormité de l'entreprise.

Éternel enfant, il écrit ici la genèse de l'adolescence meurtrie, se moque du rationnel à la petite semaine, et préfère inventer une tragédie aux couleurs de ses rêves.

Avec une force aussi ahurissante que l'histoire mise en scène – celle qui bouscule toutes nos certitudes les plus tenaces – Coupry signe une vraie création littéraire.

La Marseillaise, 15 octobre 1991.

L'énorme tragédie du rêve par Roger Dumont

Jamais livre n'a mieux porté son titre. Elle est, en effet, énorme cette tragédie du rêve. Plutôt que de la démarquer, je recopie une partie de la prière d'insérer : « Au cours de la seconde

moitié du XX^e siècle, dans le sud de la France, sur le delta du Rhône, naquit une nation sans État, sans police, sans gouvernants. En marge des compétitions politiques et économiques, hors-la-loi, exilés de tous pays, enfants déçus des grandes espérances sociales s'y regroupèrent pour mener une existence harmonieuse ou aventureuse. » Parmi ces individus, nous rencontrons David Bloom, héros singulier de François Coupry et François Coupry soi-même dont Mme Sarah Starova narre la propre et imaginaire biographie en utilisant le journal de son modèle, des documents sur la vie du Delta et les confidences de William Bloom, cousin de David. Comme il n'est pas à une insolence près, l'écrivain devenu personnage de roman nous fouette en plein visage dès la première phrase : « François Coupry aurait toujours eu le génie de crier la vérité : pour qu'on ne le crût pas. »

Mythomane, affabulateur, il l'est certainement notre Coupry mais il sait organiser son délire au point qu'il devienne la plus irrécusable des vérités, les mondes impossibles remplis de merveilles qui sont au cœur de nous-mêmes et dans ces faenas grandioses que Jean-Marc Lebo et Coupry improvisent dans le cœur du Delta. L'esprit d'enfance poétise et dramatise le quotidien par les échos profonds qu'il suscite sur l'imagination ne va pas sans quelques traits vengeurs à l'encontre de nos divinités politiques qui doivent apparaître sans cesse à la télévision pour n'être pas des momies et convaincre cinquante-cinq millions d'imbéciles qui composent le peuple français : « Si les dirigeants sont des trompe-l'œil, le peuple, le commun des mortels, ceux qui acceptent cette fascination prouvent obstinément leur bêtise. » L'humour ne perd jamais ses droits fût-ce à prix d'un non-sens apparent : « On sait depuis longtemps que la publicité n'a jamais fait acheter aucun produit : elle fait vendre l'illusion qu'elle sert à vendre... » Nous pourrions multiplier les exemples et nous attarder davantage à cette biographie mythique où le passé et le présent sont contemporains du futur mais comme il nous faut aller au plus serré, nous évoquerons l'odyssée tauromachique de François Coupry.

Il a décidé de se mesurer à un toro de quatre ans mais ne veut pas – F. Coupry est parfois raisonnable ! – simplement se laisser encorner, souhaitant avoir « le maximum de chances, parvenir à quelques beautés ». Il fait donc son apprentissage avec des vachettes. Ce n'est qu'avec la quatrième qu'il trouve le **sitio**, ne se fait plus monter dessus, et « apprend à prendre confiance ». En dépit des objurgations de son ami Nino Chiclanero qui cherche à le dissuader de se lancer dans une folle et probablement dramatique, il est décidé d'aller jusqu'au bout et se retire sur lui-même « comme un coquillage ou la vie grouille dans l'invisible et qu'il faut de braves couteaux pour ouvrir. »

« Plus grand que la nature », se présente le toro **Implusivo**. Et il se livre mal. Coupry recule à la cape, minable, refuse à Chiclanero de poser les banderilles après que le fauve soit passé succinctement à la pique. On assiste alors à une sorte de miracle. François Coupry délivre « les deux plus belles passes du monde » édifie « un chef d'œuvre unique, éphémère mais éternel » avant que la corne ne transforme le héros en pantin. Le drame se noue, pathétique, poignant, parfois drôle, enrobé qu'il l'est de raillerie...

Le texte, gravé dans une pierre riche, compacte, exigera un certain effort mais récompensera au centuple le lecteur de son effort. Pour Malraux, la suprême réponse de l'homme au destin c'est l'acte par excellence : l'art. Il est partout présent dans cette grave parodie aux baroques accents. Dans ce chant parfois dionysiaque qui fait de « L'énorme tragédie du rêve » un livre magique.

République des Pyrénées, octobre 1991.

Évangiles selon Saint François

par Jean-Claude Bologne

À quoi ressemblerait une religion du XXI^e siècle qui naîtrait sans qu'on s'en aperçoive dans les soubresauts actuels de l'histoire ? La question, et plus encore, les processus de mythification de la réalité a séduit un romancier.

Tout roman est une récréation du monde ; ceux de François Coupry l'assument depuis longtemps en de somptueuses fables philosophiques... Inventer un univers avec ses règles, ses mythes, ses dieux, au sein d'une fusée (*La vie des ordinaire des anges*) ou d'un corps humain (*Une journée d'Hélène Larrivière*) semble un exercice de style à côté de cette monumentale fable où, dans la Camargue des années 1980, le romancier met en place une société parallèle qui garde ses liens avec notre monde et notre histoire. Une société peuplée des personnages de ses anciens romans, faisant de celui-ci la « clé de voûte » d'une œuvre singulière...

Pour rendre vraisemblable cette société aux multiples contradictions, où la fiction côtoie la réalité, il fallait le regard neutre de l'histoire vérifiant consciencieusement ses sources, sans écarter à priori les versions dérangeantes. Ce sera celui de Sarah Starova, professeur d'histoire des mythologies religieuses, censée écrire ce livre en l'an 1999.

Une spécialiste des Évangiles : car c'est la religion du XXI^e siècle, qui naît dans le delta du Rhône, avec son Christ, David Bloom, héros de précédents livres de Coupry, et son Judas, Coupry lui-même, personnage central de son roman. Les écrits (apocryphes ?) de David Bloom et des « bloomistes », les investigations des historiens, les témoignages de ceux qui l'ont connu, une bande enregistrée (authentique ?) sont les matériaux de bases de cette patiente reconstruction.

Le domaine interdit

Sous nos yeux éclôt, d'une petite secte persécutée, une religion destinée à conquérir la planète : si Sarah Starova avait vécu au 1^{er} siècle, elle aurait peut-être écrit ainsi l'histoire du Christ. Et c'est là, sans doute, le principal intérêt du roman, qui décortique les comportements humains face à l'irrationnel et nous montre comment, à partir d'affabulations et de phénomènes inexplicables naît une légende.

Dans le delta du Rhône, donc, se seraient regroupés les « gauchistes » de 68, mêlés d'écologistes, féministes, utopistes, de sectes ou d'intégristes musulmans, mais aussi d'espions, de brigands, de handicapés et « monstres » rejetés par la société... En 1989, année du roman, ils se sont dispersés en petits groupes, abandonnant le territoire à la nouvelle génération, des adolescents qui vivent dans une sympathique anarchie. Le gouvernement tolère, sinon finance, trop heureux que ses marginalités se concentrent en un seul point. Peut-être même y poursuit-il des expériences interdites...

Tout est « peut-être » dans ce lieu de mensonge et de supercherie. Une usine à faux y produit des Van Gogh aussi bien que de faux papiers ou de faux politiciens. Une prison volontaire démontre à l'homme qu'il cherche lui-même la contrainte et le lieu commun quand on lui offre la liberté. Un village du XIX^e siècle y côtoie un temple égyptien tandis que Marie-Antoinette se cache à deux pas de Jehanne d'Arc.

Des questions sans réponse

Y a-t-il là-bas un « souterrain de l'histoire » qui permet de franchir les siècles ou tout cela est-il né dans l'esprit farfêlé de trois gamins ? David Bloom, qui ambitionne de gouverner ce petit monde (sinon le grand), est-il un dieu descendu sur terre, un utopiste rêvant de récrire l'histoire grâce à ces souterrains du temps, un manipulateur gérant un terrain neutre où

pourraient se rencontrer sans se compromettre tous ceux qui font l'histoire contemporaine ? Et les trois gamins qui viennent semer la pagaille sont-ils des dieux, des personnages de roman ou des orphelins rusés ?

Toutes les explications seront proposées et vraisemblables. « Chaque fois qu'on avance une hypothèse, s'irrite l'historienne, en surgit une autre, tout aussi plausible, c'est insupportable ! » Depuis les plus farfelues (la sainte Vierge avait-elle le sida ?) jusqu'aux plus graves (ne faut-il pas en finir avec « ce génie de la destruction », l'homme ?), toutes les questions sont posées, et restent sans récompenses – ou avec tellement de réponses que le lecteur est bien embarrassé de choisir la sienne... Une vision originale, mais pessimiste, de l'homme et de l'histoire s'en dégage : l'homme joue, dans un décor de carton-pâte, un rôle écrit par d'autres ; la seule réalité est peut-être celle de nos rêves d'enfants. Mais ces rêves, fatalement, finissent dans une énorme tragédie...

La Wallonie, 8 octobre 1991.